Céline
Curiol

L'ardeur des pierres

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Une femme a le projet d’un voyage au Japon. Lors d’une conversation, l’un de ses collègues porte sur cette décision un regard négatif. Selon lui, Sidonie sera là-bas singulièrement trop étrangère.

Quelque temps plus tard, à Kyoto, l’hiver est arrivé. Seul en pleine nature, un homme cherche quelque chose sous la neige. Avec difficulté, il dégage une pierre, en déniche une seconde, les cache l’une et l’autre à l’arrière de sa camionnette. Cette expédition semble suspecte : ces pierres sont des *kamo-ishi*.

Prudemment Kanto regagne la ville, craignant d’être vu comme lorsqu’il s’était introduit dans une maison pour contempler, fasciné, la photographie d’une œuvre d’Isamu Noguchi.

Kanto est jardinier, il compose des paysages dans la pure tradition japonaise. Qu’il puisse s’approprier des *kamo-ishi* est inimaginable.

Au-dessus de chez lui vit un homme de son âge. Kanto ne l’apprécie pas. Mais, entre ces deux solitaires, un double lien s’immisce soudain : le charme d’une femme à l’inédite apparence et la figure tutélaire d’Isamu Noguchi.

Entre l’incarnation du désir et celle de la création artistique, dans ce pays aux jardins immobiles, s’annoncent d’étranges métamorphoses…

Roman de l’apprivoisement de l’autre – mais aussi de soi – dans la fréquentation permanente du sacrilège, *L’ardeur des pierres* distille et impose un charme progressivement dévorant, tout en humour discret et subtil envoûtement.

Extrait de la publication

CÉLINE CURIOL

Céline Curiol est née en 1975. Elle a vécu une douzaine d'années à l'étranger dont la majeure partie à New York. Ce livre, pour lequel elle a bénéficié du statut de résidente à la villa Kujoyama de Kyoto, est son quatrième roman paru aux éditions Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

VOIX SANS ISSUE, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 782.
PERMISSION, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1002.
ROUTE ROUGE, Vagabonde, 2007.
EXIL INTERMÉDIAIRE, Actes Sud, 2009. Babel n° 1125.

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-01325-7

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2012
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-0834-5

Extrait de la publication

CÉLINE CURIOL

L'ardeur des pierres

roman

ACTES SUD

À mon père,
à son courage, son inventivité.

Extrait de la publication

Stone is always old and new, and like a living being it exists with links to the past, the present and the future.

Isamu Noguchi

Extrait de la publication

Extrait de la publication

En 1935,
Isamu Noguchi expose,
dans une galerie new-yorkaise,
une sculpture intitulée :
Death (Lynched Figure).
Elle figure le corps contorsionné d'un homme,
en monel noir et à échelle pratiquement réelle,
pendu par le cou au bout d'une corde
au centre d'un portique en métal.
Le sculpteur s'est inspiré d'une photographie de
George Hughes, un Africain-Américain lynché par
pendaison dans l'État du Texas cinq ans auparavant.
Peu d'œuvres de Noguchi sont à ce point
figuratives et mettent ainsi en scène
un acte de violence contre un être humain.
Au moment de sa première exposition,
la sculpture est qualifiée,
par un critique d'art du *New York Sun*,
de "petite erreur japonaise".

En 1965,
le musée d'Art de Seattle commande au sculpteur
une pièce destinée à son enceinte extérieure.
Noguchi se rend sur l'île de Shikoku, au Japon,
pour y chercher du granite noir et travailler
avec l'aide d'un tailleur de pierre à une sculpture
qu'il nommera *Black Sun*.
À ce moment, une œuvre du même nom
et de facture similaire existe déjà.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PROLOGUE

Les Japonais si tu veux mon avis… Nous étions assis près de la machine à café qui, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ronronne au rez-de-chaussée de l'immeuble de bureaux où je travaille depuis trois ans comme comptable. La mousse restée au bord de la lèvre supérieure de Marc lui donnait un air enfantin ; j'hésitais à le lui signaler lorsqu'il l'a éliminée d'un coup de langue avant de repartir de plus belle. *Non vraiment franchement moi, les Japonais, je ne les aime pas.* Marc avait tendance à considérer la nationalité d'une personne comme un facteur comportemental déterminant, mais à l'entendre une nouvelle fois jeter dans un même hermétique sac l'entière population d'un pays, je n'ai pu réprimer un froncement de sourcils désapprobateur. *Enfin ce sont les hommes japonais que je n'aime pas… les femmes si !* J'ai levé les yeux au plafond pour lui montrer que je trouvais la plaisanterie facile avant de me rendre compte qu'il était tout à fait sérieux. *Les hommes japonais sont dominateurs avec leurs femmes, même parfois cruels. On recommande d'ailleurs aux Chinois d'épouser une Japonaise…* J'ai failli ajouter *plutôt qu'un Japonais* mais je n'ai pas osé car qui étais-je, moi qui n'avais jamais mis les pieds au Japon, pour me permettre d'être sarcastique envers quelqu'un ayant

Extrait de la publication

passé là-bas, en 1999, quinze jours de vacances comme il l'avait précisé au début de notre conversation. *Quand l'homme rentre du travail, il s'installe à table et se fait servir son repas par son épouse*. Jusque-là, rien de trop exotique. Marc s'efforçait de mimer ce qui devait être la tête du Japonais lambda fatigué après ses heures de bureau, attendant que son épouse lui présente son dîner. Il redressait le dos au maximum, adoptait un air indifférent, hautain, les mains tendues devant lui à l'horizontale, c'est-à-dire posées à plat sur la table que nous étions tous deux en train d'imaginer. Tout en l'observant, je me demandais s'il avait été témoin de la scène ou s'il l'avait lui-même entendu raconter, avec des gestes semblables, par une autre personne. *Une fois que sa femme a posé devant lui le plat qu'elle a préparé, elle se met à lui parler, à l'interroger, et l'homme, au lieu de lui répondre en articulant de véritables paroles, se contente d'émettre des hum hum, hum hum, sans même tourner la tête dans sa direction*. L'imitation de Marc était beaucoup plus probante que sa description de la scène et, pendant quelques instants, j'ai presque été en mesure de me mettre à la place de l'épouse japonaise ainsi soumise aux sons poussifs et monocordes de son mari qui ne daignait pas lui accorder le moindre regard. C'était surtout ce dernier aspect qui illustrait, selon Marc, le manque de considération dont pâtissait la femme japonaise de la part de son compagnon. *Il considère qu'elle ne mérite pas son attention et cela tient au fait que la société japonaise est extrêmement hiérarchisée ; chacun y est traité en fonction de son rang uniquement, de sa position sociale au sein de la communauté*. N'était-ce pas un peu partout pareil ? À mon ingénue question, il a répliqué par un vif mouvement latéral de la tête. *Nooooon, ici, l'attitude que l'on adopte envers une personne*

Extrait de la publication

dépend davantage de nos liens affectifs alors que le comportement du Japonais varie beaucoup en fonction de la position hiérarchique de son interlocuteur… il n'y a qu'à voir la manière dont les patrons gueulent sur leurs employés là-bas ! Le souvenir d'une irruption de rage de notre chef d'équipe, poing s'abattant sur son bureau et bouche furibonde, m'est revenu au moment où Marc, qui devait avoir gardé en mémoire à peu près la même image que moi puisque nous étions alors tous deux présents, a conclu sans que j'aie le temps de mentionner l'incident, ce n'est pas pareil.

Je n'ai rien ajouté ; il me regardait attentivement. *Quand même, tu n'as pas peur d'être un peu…* Il a laissé traîner sa voix sur la dernière syllabe, espérant sans doute que je devinerais, à sa petite moue tordue, ce que masquait ce son. Mais je ne devinais rien, dardant sur lui un regard interrogateur pour l'inciter à poursuivre, regard trop pressant sans doute qui eut pour seul effet, comme mon silence indiquait que je peinais encore à comprendre ce qu'il sous-entendait, de provoquer chez lui un vif mouvement de la tête… *Non, oublie, j'en sais rien*. J'ignorais ce qu'il me fallait oublier.

Quand, après avoir passé mentalement en revue ce qui, d'après mes quelques représentations du lieu, était susceptible de m'y effrayer, j'ai cru enfin saisir son insinuation, mon visage a dû perdre instantanément sa bonhomie car Marc s'est mis à tourner la tête de droite à gauche, signe chez lui d'une nervosité mal maîtrisée. *Non, non laisse tomber*. Je n'avais aucune envie de *laisser tomber* d'autant que sa rétractation prouvait que j'avais deviné juste. *Peur d'être un peeeuuu… ostracisée, tu veux dire ?* L'une de ses épaules s'est soulevée légèrement en guise de réponse. *Mais enfin, pourquoi est-ce que je serais ostracisée ?* Le ton se voulait ironique et il

Extrait de la publication

n'a plus quitté des yeux la machine à café. Il aurait été plus raisonnable de me taire ; sa remarque était malvenue, il le savait. Évidemment, ai-je poursuivi, consciente que je commençais à m'acharner contre un type avec lequel je devrais non seulement continuer de collaborer dans les prochains mois mais qui, somme toute, relayait ce que beaucoup d'autres prenaient sans même s'interroger pour évidence, le noir et le jaune ne s'accordent pas, c'est bien cela dont je devrais avoir peur ? Marc a rougi comme s'il avait été subitement à poil face à moi et j'ai été touchée par cette manifestation de honte si rare chez un homme. *C'est juste que, enfin quand même, c'est peut-être con mais quand même tu comprends ?* Je doutais de comprendre ou de ce qu'il aurait fallu que je comprenne, que je considère comme incontestable afin que l'on en finisse une bonne fois pour toutes. Au Japon, les Noirs, comme moi, étaient rares. Et s'ils étaient rares, c'est qu'ils n'étaient pas bienvenus. Et s'ils n'étaient pas bienvenus, c'est qu'on ne les aimait pas. Voilà ce que ce fanfaron suggérait. Pour ma part, je n'y avais pas même songé jusqu'alors. Discernement ou naïveté ?

Nos gobelets en plastique étaient vides et j'ai senti brusquement, au niveau de mes genoux, une tension désagréable qui m'enjoignait de me lever au plus vite. Comme je m'apprêtais à obtempérer, mon collègue a repris la parole. *Mais pourquoi veux-tu aller là-bas ?*

Sa question, *a priori* sincère, m'a prise au dépourvu. J'ai serré les lèvres pour contenir mon hésitation, incapable de formuler les raisons qui m'avaient poussée à dépenser une partie de mes économies dans l'achat d'un billet d'avion pour le Japon où j'allais passer la somme de mes temps de RTT accumulés, soit trois semaines au total. À la télé, j'avais vu un reportage sur

Extrait de la publication

la floraison des cerisiers dans les villes japonaises au printemps mais c'est au mois de janvier que je partais, là n'était donc pas la raison de ce départ, ce que je fis valoir auprès de Marc avant d'ajouter qu'il était à mon sens surfait de vouloir assister à l'éclosion simultanée de ces milliers, ces millions de fleurs de cerisiers, à ce spectaculaire spectacle.

Ses yeux sont restés rivés aux miens quelques instants puis il a catapulté d'un bras élastique son gobelet vers la poubelle à côté de laquelle celui-ci a roulé, ce qui nous a donné parfait prétexte pour nous lever tous deux. Il est vrai que je ne m'étais jamais passionnée pour la floraison de quelque arbre, arbuste, buisson que ce soit dont, pour la plupart, je ne connaissais pas même l'appellation. Et il m'est apparu que je n'avais pas de raison, de vraie raison j'entends, de raison sérieuse, d'entreprendre ce voyage.

Pourquoi, me répétais-je en marchant vers mon bureau, pourquoi alors, le regard balayant l'uniformité vaguement crasseuse de la moquette. Parvenue à mon poste, je me suis rappelé que depuis plusieurs années déjà, je ne faisais rien de particulier pendant mes vacances. Je paressais, me délassais, me complaisais à ne pas organiser de programme particulier ; quelques visites d'expositions, des cinémas par-ci, par-là, des déplacements en train pour des séjours à Lille où vit ma mère, à Cannes où vit ma meilleure amie, séjours durant lesquels nous parlons à n'en plus pouvoir, des autres surtout, de nous par phrases elliptiques, somme toute rien de très exaltant. Au moment de l'achat du billet, il est probable que j'ai été convaincue qu'il était temps de réaliser quelque chose d'exceptionnel qui, lorsque je le raconterais autour de moi, provoquerait

Extrait de la publication

chez mes interlocuteurs un léger écarquillement des paupières, signe de la fugitive admiration accordée à celle dont la vie se déroule sans prouesse, si ce n'est de conserver sa saine prévisibilité. Dans mon cas, cet écarquillement était suffisamment rare pour être appréciable. Moi, Sidonie, née et élevée à Verdon-sur-Oise, comptable chez Hermann & Buffalo, Parisienne d'adoption, allais survoler Europe, Russie et Chine jusqu'à atteindre le pays du soleil levant. Juste pour voir… Bravo !

Comme je secouais, poitrine gonflée de fierté, la souris de mon ordinateur pour en chasser l'écran de veille, j'ai entendu la voix avertie de Marc derrière moi. Il m'avait talonnée sans que j'y aie prêté attention et, planté à côté de mon bureau, me demandait si j'avais prévu de séjourner dans une chose au nom incompréhensible dont j'ai supposé qu'il était la traduction du mot hôtel en japonais. Avec assurance, j'ai déclaré que j'aimais voyager de manière improvisée, au nez, être accueillie chez l'habitant pour approcher au plus près les coutumes locales. Plutôt que d'être impressionné, mon collègue a paru inquiet. *Un conseil, il te faut des résas absolument ; les Japonais sont méga-organisés, au moins ça…* Voilà qu'il essayait de nouveau de me décourager ; mais c'était lui le gros peureux et je refusais de me laisser démonter. On verra bien, lui ai-je rétorqué, pivotant sur ma chaise pour lui signifier que le débat, cette fois-ci, était clos. J'irais au gré de mes envies et l'on verrait bien si les Japonais machistes et tyranniques résisteraient au charme de Sidonie Descoines !

Après avoir choisi sur le site web de la compagnie aérienne un siège en début de rangée, au niveau des sorties de secours comme me l'avait recommandé Marc, je me suis crue tirée d'affaire. Seulement, je n'avais pas prévu qu'il y aurait à côté de moi un couple accompagné d'un nourrisson gesticulant et chialeur qui ne cessait d'être sorti et reposé, comme s'il s'était agi d'un baigneur avec lequel ses parents jouaient, du couffin qu'une hôtesse avait fixé, après le décollage, sur la paroi en face de nous. Au cours du premier quart d'heure après le décollage, j'avais souri au couple avec gentillesse, feignant l'attendrissement face à leur progéniture. Puis les heures lentement passant, beaucoup trop lentement d'ailleurs pour quelqu'un enfermé dans une carlingue pressurisée d'où il n'y avait aucun moyen de sortir, heures qui se comptaient au nombre effrayant de seize, j'avais commencé à les trouver de moins en moins charmants, à les mépriser, à les détester, enfin à les haïr carrément, dès lors incapable de tourner la tête vers eux. J'avais essayé de me rassurer en pensant que récompense me serait donnée dès l'arrivée, mais finissait par s'insinuer en moi l'idée que les sacrifices nécessités par ce voyage dépassaient mon potentiel de femme moyenne. J'avais imaginé être restée sur la terre ferme, sur ma colline, dans mon appartement du 20e, et cette journée m'avait ainsi paru recéler beaucoup plus de plaisirs que je ne l'estimais lorsque ceux-ci étaient encore à ma portée. Pendant les deux heures d'attente à l'aéroport de Tokyo, j'avais testé les parfums du *duty-free* sur l'intérieur de mes poignets et sur le dessus de mes mains, tant et si bien que j'avais fini par prendre mal à la tête. Au moment de l'embarquement, j'embaumais un mélange douteux d'effluves de luxe qui n'auraient jamais dû se côtoyer de si près.

Extrait de la publication

La nuit était tombée lorsque je suis sortie de l'aéroport, le corps un peu déséquilibré, pesant d'une drôle de façon comme s'il ne cessait de glisser vers le bas. J'avais tellement envie de m'allonger, de m'allonger de tout mon long et plus si possible, que seules les surfaces horizontales attiraient mon regard. Avec un peu de chance, la chambre du *ryokan* serait exactement comme sur les photos.

Le réceptionniste était en train d'ouvrir la porte coulissante de la chambre et je n'arrêtais pas de penser à ses cheveux. Dès que j'avais été devant lui en chaussettes, ayant vite compris à la vue de la vingtaine de paires de chaussures qui jonchaient l'entrée du *ryokan* qu'il me fallait aussi ôter les miennes, quelque peu incommodée par cet étonnant dispositif d'accueil qui ne péchait pas tant par l'odeur que l'on aurait pu imaginer s'en dégager mais bien par la tristesse de cet étalage désordonné de groles peu reluisantes pour la plupart, dès que soulagée d'avoir eu à mon insu la bonne idée d'enfiler vingt-six heures plus tôt des chaussettes non trouées, j'avais été en mesure de lui parler, je m'étais efforcée de ne pas laisser paraître ma surprise et de répondre poliment à son salut qu'il n'avait pas prononcé dans sa langue mais dans un anglais parfait, banal, décevant.

Dès le départ, j'avais donc trouvé cela bizarre, ses cheveux décolorés. Je me suis pourtant dit, alors qu'il m'a fait signe d'entrer et que j'ai éprouvé, après celle du parquet, la sensation de la paille tissée sous la plante de mes pieds, que je n'aurais pas dû trouver cela bizarre puisque ce n'était pas la première fois que je voyais des cheveux décolorés. Mais là, franchement, c'était bizarre, même si je n'arrivais pas à comprendre

Extrait de la publication

pourquoi je me disais cela, n'étant pas non plus certaine que la bizarrerie motivait seule l'excès d'attention que j'accordais à ce qui était, somme toute, un détail. Peut-être était-ce à cause du contraste, entre la couleur de départ et la couleur finale… Ou peut-être avais-je cru jusqu'à ce que je sois face à ce jeune homme que les gens d'ici possédaient tous des chevelures d'un noir uniforme – un noir de *jais* même si j'ignorais ce qu'était le jais et pensai à un oiseau avant de me demander si l'oiseau en question n'était pas plutôt réputé pour les couleurs de son plumage –, ce noir très noir qui constituait l'un de leurs immuables attributs physiques. Il aurait donc été impossible qu'ils se teignent, non dans le sens où ils n'en auraient pas eu le droit puisque, à ma connaissance, nulle part dans le monde n'était interdite la coloration des cheveux et il semblait normal qu'eux fassent comme les autres ce que bon leur semblait, mais plutôt dans le sens où ils n'en auraient pas eu l'idée, le besoin, l'envie ; bref, un Japonais blond, ça n'existait pas !

J'étais restée immobile au milieu de la chambre et je finis par me rendre compte, parce qu'il demeurait planté sur le seuil avec un sourire excessif qui devait être sa manière à lui d'exprimer le même genre d'incrédulité ou de fascination que j'avais éprouvée en le découvrant, que le réceptionniste regardait lui aussi mes cheveux avec insistance. Lorsque nos regards se sont enfin croisés, il s'est détourné avec un bref salut de la tête et je me suis demandé pourquoi l'idée de me teindre en blonde ne m'avait jamais traversé l'esprit.

Je méditais sur les raisons qui m'avaient jusqu'alors épargné un tel travestissement et celles qui, au contraire, avaient incité un Japonais à se décolorer les

cheveux – un acte de résistance contre le conformisme des apparences, un acte de foi en la liberté individuelle promue par l'Occident, un acte de provocation adolescente, un acte de créativité d'un artiste en mal de reconnaissance, un acte d'adhésion à un mouvement pseudo-religieux de type sectaire – en ouvrant la fenêtre qui, comme la porte, coulissait merveilleusement et donnait sur la petite rue en pente au bas de laquelle le taxi m'avait déposée. Je n'étais finalement pas mécontente que le premier Japonais avec lequel je venais d'avoir l'occasion d'échanger, un dialogue limité certes, fût une sorte de marginal, une personne qui n'incarnait pas le comportement traditionaliste que l'on prêtait traditionnellement aux Japonais, mais celui d'une génération nouvelle décidée à surpasser les modèles de ses aînés.

Plusieurs minutes m'ont été nécessaires pour m'apercevoir que la chambre ne comportait pas de lit. Une pile, dont j'identifiais progressivement les éléments, matelas roulé, oreillers, couette, drap, était posée dans un angle de la pièce. Après avoir tenté pendant une longue demi-heure d'enfiler sur le matelas, me demandant comment il était possible qu'elle ne fût pas aux bonnes dimensions, ce qui était en réalité la housse de couette, j'ai réussi à reconstituer une sorte de lit. Je me suis endormie sans m'en apercevoir jusqu'à ce que m'assaillent les voix suraiguës de trois pensionnaires que je parvenais, dans mon demi-sommeil, à deviner américaines, question de puissance sonore, d'accent nasalisé, les piaillements de mes voisines de chambre qui transperçaient sans peine les pauvres cloisons en terre et les portes de bois de la maison conçue pour n'en contenir que de plus discrètes. Il était 7 heures du matin. J'étais à Kyoto.

Extrait de la publication